



La guerre  
39+45

vue et vécue  
par Pierre Cerutti

Azerailles 1982-1996

**A la Division Leclerc**

Glonville, 26 octobre 44

Depuis notre passage de la Meurthe le 3 octobre, Glonville subit toujours des bombardements. Ce jour nous quittons le village à 7 : Gérard Perrin, Simon Humbert, les 2 frères Duchênes, Emile Hentz, Jean Boulanger et moi. Nous sommes engagés à la 5<sup>e</sup> Cie du 2<sup>e</sup> R.M.T. de l'armée Leclerc qui redescend à St Pierremont en vue de la grande attaque.

Je suis affecté à la 3<sup>e</sup> section, groupe canon, Gérard Perrin au groupe mitraille dans la voiture devant moi. Albert Duchênes et son frère Denis ainsi que Emile Hentz à la 1<sup>re</sup> section groupe Canon, Simon Humbert section commandement et Jean Boulanger 2<sup>e</sup> section.

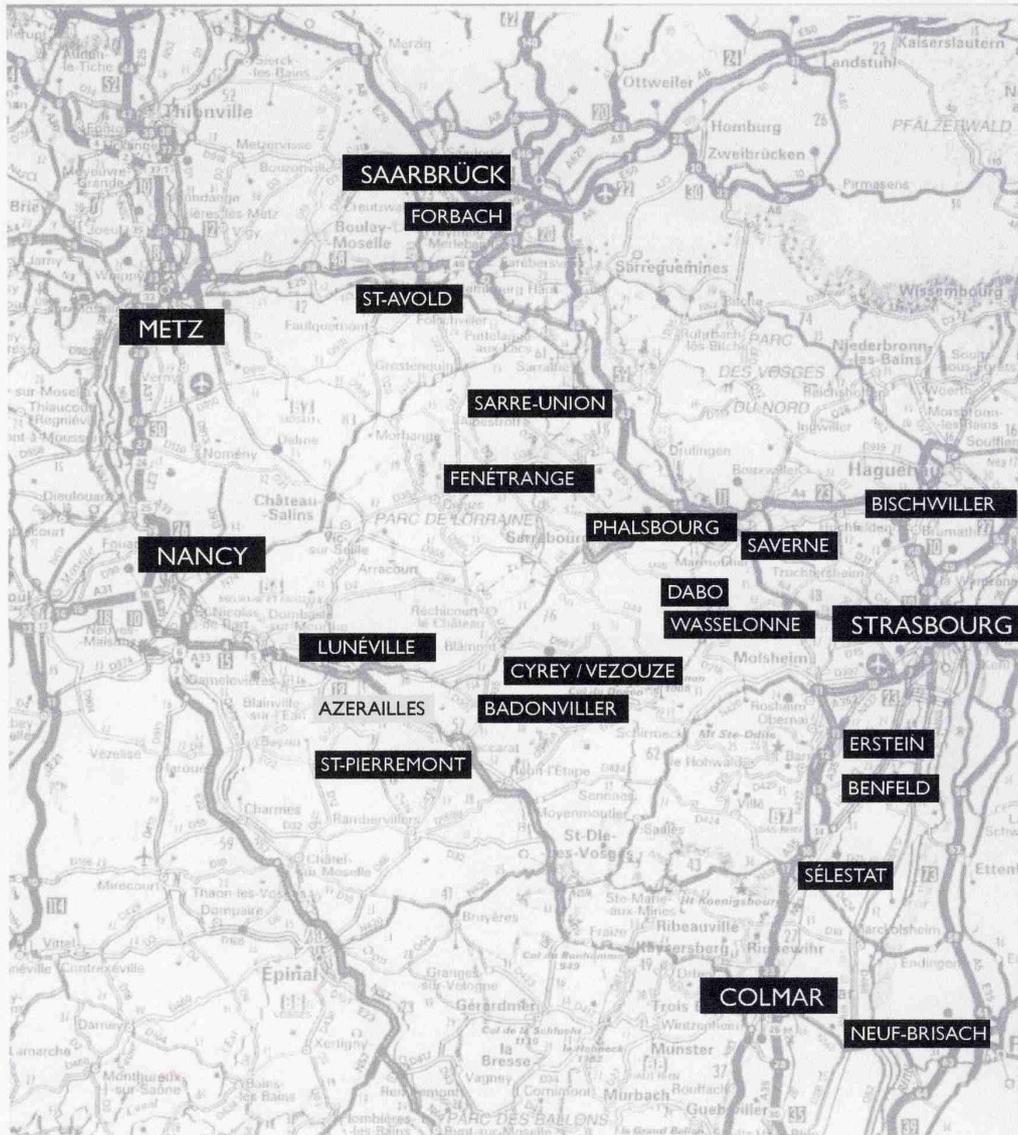
Le 27 octobre : nous signons notre engagement à Magnières. Après avoir juré fidélité à De Gaulle, nous signons le livre. Nous avons une chance exceptionnelle de nous engager directement dans cette unité, sans passer par le bataillon de renfort de St-Germain en Laye, cela est une faveur du Général Leclerc, au constat de ce que nous avons fait.

Nous passons une visite à Lunéville et rentrons au cantonnement à St Pierremont où je commence à faire connaissance avec les camarades du groupe auquel je suis affecté. Il y a 2 adjudants, Holtz et Kerfanteau. Ce dernier quittera le groupe pour aller en permission et changera d'unité. Il y a le caporal chef Lory, le caporal Billore et le caporal Arolés, chauffeur de voiture, plus Palacio et Lasseigne.

Nous restons quelques jours à St Pierremont, patrouilles, gardes, nous allons au cinéma à pied à Magnières.

Le 30 octobre : Direction Chênevières. Nous cantonnons à la sortie, côté Lunéville, près des champs de topinambours. Nous campons sous la tente. Près de nous, il y a plusieurs batteries américaines de 155 court. Impossible de dormir, ces pièces tirent sans arrêt toute la nuit, pour préparer l'attaque de demain. Nous replions nos tentes et attendons.

Le 31 octobre : Nous embarquons dans nos half-tracks, direction Menil Flin. Là nous passons la voie de chemin de fer en direction d'Hablainville. Nous gagnons le bois. Des sapeurs du génie finissent d'arranger la route, qu'ils ont renforcée, avec des déblais de démolition, de maisons brûlées, pour le passage des chars. Nous nous trompons d'itinéraire et au lieu d'atteindre Hablainville nous prenons Buriville. Nous passons ce village et reprenons la direction d'Hablainville. Pendant ce temps, l'artillerie tire sans arrêt ; nous sommes placés en soutien entre ces deux villages et au bout d'un certain temps d'attente, les allemands camouflés dans un bois à 200 mètres nous tirent dessus. Les balles viennent s'aplatir sur le blindage, la mitrailleuse est tournée dans leur direction et une bonne rafale les calme. Après nous gagnons Hablainville. Le pays brûle, ainsi que l'église. Il y a des cadavres de boches. Nous restons une partie de la journée dans le village qui est désert, suite à l'évacuation



des civils. Il n'y a plus d'eau sauf au puits de la boulangerie, à l'angle de la route de Vaxainville. Les bêtes sont abandonnées. Nous récupérons des poules. Dans la soirée nous quittons le village en direction du bois de Flin. Dans la nature près des vignes, nous creusons nos trous et passons la nuit en pleine campagne, en montant la garde ; il fait clair de lune, il faut avoir l'œil. Première gelée.

2 novembre : nous rentrons au village de Hablainville. Pas pour longtemps. Dans l'après-midi nous prenons la direction de Vaxainville que nous traversons en direction de Migneville. Arrivé au carrefour de la route Lunéville - Badonviller, nous mettons notre canon en batterie face à Lunéville, dans un parc, et commençons à préparer le souper (ou plutôt le repas de midi retardé) sur un réchaud. Il se compose de cuisses de poules et d'autres morceaux coupés. Un char est à proximité de nous. Tout à coup nous sommes repérés. L'artillerie allemande tire déjà pour empêcher la prise de Migneville. Elle allonge le tir et ça commence à tomber. Le réchaud vole et nous ramassons en vitesse notre cuisson. A ce moment ordre est donné de changer de place, mais pour récupérer notre canon : impossible, le terrain détrempe empêche le half-track de reculer, le char nous aide à l'aide d'un câble. Il est temps de quitter ce carrefour, le coin est malsain.

Nous rentrons dans Migneville. Nous sommes à l'entrée, et occupons provisoirement la première maison à droite. Le caporal

chef Lory est malade, il a une crise de paludisme, il se couche dans un lit au premier étage. Pendant ce temps l'artillerie allemande tire sur le village. Il y a très peu de temps que notre camarade est couché qu'un obus arrive dans le mur de la chambre. Il reçoit les débris sur lui, mais n'est pas blessé. Nous le sortons de là et changeons de place. Nous prenons position avant le pont. Là nous mettons notre canon face au pont et pour cela entrons dans un verger. Il faut couper un mirabellier. Ensuite nous creusons nos trous. Ce verger est au bout d'un jardin avec une maison qui donne sur la route principale du village. A notre gauche il y a un transformateur. Pour nous protéger, il y a une petite murette et nous sommes derrière. Le half-track est dans la grange de la maison. Nous sommes de garde à tour de rôle, et cela sous les obus, car les allemands camouflés sur la route dans le bois en face nous arrosent avec un auto-canon qu'ils déplacent souvent.

A la cave de la maison nous trouvons des pommes de terre fraîches. Quelle aubaine ! Nous mettons nos conserves à la place, pour que ces gens lorsqu'ils rentreront (le pays étant évacué) retrouvent à manger.

Le 5 novembre : au soir nous prenons la direction de Chênevières en demi repos, nous sommes contents, car près du transformateur nous étions repérés. A 1 heure du matin nous arrivons dans le village, nous couchons dans le grenier de chez Gerardin. Le lendemain nous faisons

connaissance et la vie de famille commencent. Pendant ce temps-là, avec mon copain Billoré, j'ai une permission pour aller à Azerailles. Quand nous arrivons au pays, il n'y a pas grand monde de rentré. Je retrouve Maurice Thirion, Roger Serrière qui viennent de rentrer. Le pays est un vrai borbier, rempli d'américains, qui pillent ce que les allemands ont laissé. Je me rends chez moi avec mon copain. C'est triste à voir, tout est par terre et dans un état ! Des américains sont en train de boire, ils ont dû trouver une espèce d'apéritif, de fabrication de ma mère. J'attrape la bouteille et la passe à Billoré. Ça n'a pas l'air de leur plaire. Je ramasse une photo et leur montre. Ils s'amadouent, mais pour moi c'est de la sale race. Je vais à l'atelier de mon oncle Malo. Il en est un qui fait une caisse dans une chambre à coucher. J'en suis outré, et repars à Chênevières, je n'ai pas vu mes parents car ils sont à Petitmont qui n'est pas libéré.

11 novembre : Nous partons à Moyemont, il y a de la neige et il fait froid, nous couchons dans une grange chez Madame Mandras, une brave femme. Là toujours la même vie, garde, nettoyage et le reste.

17 novembre : nous allons à Ogeviller. Pas de civils. Nous rentrons notre half-track dans une grange, et logeons dans une maison (je crois) Beck. Le pays brûle encore. Des cadavres d'allemands, près du carrefour, sont piégés avec des mines.

18 novembre : direction Bénamenil, là il y a des civils.

19 novembre : attaque. Nous montons sur les chars direction Badonviller, Cirey. A Bremenil, à la sortie de Cirey, Petitmont. Sur ce dernier itinéraire, un canon 88 allemand est détruit. Les servants tués sont attachés à leur pièce par des chaînes. Je ne verrai pas mes parents à Petitmont, nous nous dirigeons sur Cirey. Là je vois deux copains rescapés du maquis qui, réfugiés chez les sœurs, nous regardent passer. Je les interpelle, ils me reconnaissent. Après direction La Frimbolle, c'est une autre histoire. Il y a un barrage de grumes que les allemands avaient suspendues par des câbles, fixés debout et en carrés, entre des arbres. Ils ont réussi à le faire sauter en obstruant le passage. Sur les côtés, à droite, des grumes plantées debout empêchent le passage gardé par l'infanterie. Nous sommes en réserve à 100 mètres du barrage. L'attaque commence. Les chars tirent. Ça débouche à zéro. Le départ et l'explosion se répercutent, cela fait drôle. Notre capitaine passe devant nous, il tire la jambe, ayant été blessé au mollet par une balle, mais marche quand même. Ils attaquent le barrage. Déjà un groupe a des pertes, le sergent Anoum est tué d'un coup de bazooka. Passe mon copain Camille, un ancien du maquis, je l'interpelle : "Comment ça va ?" Il me regarde, faisant la moue. Il arrive devant le barrage, il est tué d'une balle dans la tête. Je suis chargé avec un autre camarade d'aller chercher le sergent Anoum à l'aide d'un brancard. Je trouve qu'il est lourd. Le combat s'arrête à la nuit.

Nous sommes bloqués là. Des allemands essaient de se rendre, mais quand ils apprennent que ce ne sont pas des américains, ils repartent.

20 novembre : La Frimbolle, le matin le combat reprend, il faut passer et faire sauter ces arbres en bouchon pour dégager l'infanterie. Ce barrage est gardé par des allemands, chasseurs à l'Edelweiss. Ils nous attendent. Nous dégageons à droite sur une prairie et nous arrivons au bois. Nous arrivons à les déloger. Leurs blessés sont achevés. C'est de la boucherie. Pendant ce temps, les sapeurs du génie font sauter le barrage. Il pleut et il fait froid, nous sommes trempés. Dès que le passage est libre, nous remontons sur les chars et en avant. Le temps, les bois, tout est triste. Nous rencontrons des voitures avec des chevaux. Les chars ont le coup "Tenez vous bien". On s'agrippe et d'un "coup de cul" du char, attelage et chevaux disparaissent dans les ravins. Toujours en avant. Les prisonniers en grand nombre. Pas le temps de s'en occuper, mains sur la tête et en marche arrière. Beaucoup de cadavres et de blessés allemands, une vraie boucherie. Nous arrivons le soir sur un plateau. Croisement de routes vers Nitting. Il pleut, il fait noir. Nous dormons avec une couverture sur le dos, trempés. Peu de temps après, tout à côté, une patrouille allemande vient butter dans un autre groupe. Les gars se battent aux poings. Enfin ils sont fait prisonniers et je suis chargé de les garder (quatre). Nous les mettons entre deux chars aux phares allumés. Ils ont l'air

méchant. L'eau coule sur la route et nous avons les pieds dans l'eau. Ils râlent. Je me méfie et j'ai le doigt sur la détente. Le lieutenant s'en rend compte, il les embarque sur une Jeep, bon débarras. Il pleut toujours. Le sommeil c'est fini, nous attendons l'aube, nous replions nos couvertures toutes trempées, et au début de la matinée nous remontons sur les chars et notre avance reprend. Dans un village, après un accrochage, un état-major se rend, officiers en imperméables, avec sacoches, en grandes tenues. Nous les laissons avancer. Il y a un motard agent de liaison qui se trouve près de nous. A leur vue il sort son colt. A ce moment les officiers, peut-être une trentaine, hésitent et enfin font demi-tour. Là on les abat comme des lapins. C'est la guerre !

21 novembre : au jour, nous remontons sur les chars et l'on repart. Il pleut. Le temps est sombre. Nous prenons Dabo. Les boches réagissent, ça bagarre, nous passons, nous sommes en tête. Arrivés à la sortie près du café à terrasse à gauche, nous stoppons pendant que les autres nettoient Dabo. Après nous repartons direction Saverne et apercevons un auto canon qui s'échappe. Dès que les servants nous aperçoivent, ils l'abandonnent au milieu de la route. Avec les chars il n'y a pas d'arrêt : un petit "coup de cul" et hop, dans le ravin. Et ça repart. De temps en temps, des allemands derrière des talus nous tirent dessus. Le char stoppe et hop à la mitrailleuse. Ils se rendent. Beaucoup de prisonniers. Un allemand s'échappe en

vélo. Il tombe devant les chars. Quand on se retourne, il ne reste qu'une masse de boue et de sang. En fin de matinée notre Général double la colonne. Seul avec son chauffeur. A la sortie de la forêt il nous attend, manipulant sa canne légendaire.

Comment ne pas suivre un tel chef, prenant les risques et nous montrant l'exemple, son sourire en dit long...

Et l'on continue. Nous arrivons dans l'après-midi à Reinhardsmunster. Les allemands ne savent pas ce qui leur arrive. Ils viennent tout juste de préparer leurs cantonnements et de rentrer leurs voitures dans les maisons. Ils sont faits prisonniers. Un char tire un obus sur un camion qui prend feu. Un autre obus percute un angle de maison. Les éclats blessent l'infirmier de notre maquis à la main et King-Kong à l'oreille. Nous occupons le village, et prenons position à la sortie, mitrailleuse braquée sur une route qui arrive dans un virage. Nous sommes en surplomb. Il fait nuit et je suis de garde. J'entends et vois venir sur nous une voiture tous phares allumés. Billoré, à ce moment, est avec moi, écoute et me dit : "Attendez on va les recevoir !" Dès qu'ils sont dans la ligne de tir la mitrailleuse crache, il y a un blessé et un prisonnier, ils ne comprennent pas ce qui leur arrive.

22 novembre : c'est reparti, la bagarre reprend ! Nous arrivons début après-midi en vue de Saverne. Devant nous, un sous-groupe est déjà arrivé à un croisement. Les chars sont à l'arrêt en position. Près du carrefour, arrivent en face d'eux à toute

vitesse plusieurs véhicules qui cherchent à échapper à la tenaille. Dès qu'ils commencent à tourner à droite, le char leur colle un obus, et nous qui sommes en travers sur leur gauche, ne les ménageons pas car les mitrailleuses crachent. On dirait un tir aux gamelles. Cela dure une heure environ, avant que nous ne recevions l'ordre d'avancer. Nous arrivons dans les faubourgs de Saverne. Quel fracas de moteurs. Blessés et prisonniers ! La ville commence à pavaiser. A ce moment nous sommes dans nos half-tracks en soutien. Nous rentrons dans la ville de Saverne. A notre passage les gens nous jettent des fruits, des noix, et le reste dans les voitures. Des personnes déroulent de grands drapeaux tricolores qui pendent aux balcons. C'est la folie. Le jour de leur libération la ville est pleine de troupes, d'engins, de chars. Nous sommes dans un grand bâtiment. De garde une partie de la nuit à tour de rôle, et il faut faire attention car il y a encore du boche dans le coin.

23 novembre : à 6 heures, branle-bas, nous montons sur les chars. Il fait nuit. Direction Strasbourg ! Tout le monde est un peu énervé. Nous avançons, traversons les villages, posons des questions aux civils méfiants. Y a-t-il des allemands ? Où sont-ils ? Au début, ils ne répondent pas à nos questions, il faut leur dire que nous sommes français, de la Division Leclerc, et leur montrer l'insigne de la division sur les chars. Là ils y croient, et nous renseignent aussitôt. D'autres vont chercher des bouteilles, mais nous n'avons pas le temps de

nous amuser. En avant, toujours en avant. Dès que le jour commence, il faut redoubler d'attention, les premiers accrochages commencent. Nous arrivons sur les forts de ceinture de Strasbourg, à Mittelhausbergen. Au fort Foch. Là nous sommes pris sous le tir de tireurs d'élite allemands avec fusils à lunettes. Un char s'embourbe, nous dégageons à pied. Le groupe où est mon camarade Gérard Perrin est pris à partie. Aussitôt il est presque décimé. Quatre hommes tués, deux blessés (Huet au genou et Encaisse à la main). Perrin et Lefranc sont bloqués en pointe avec leur mitrailleuse, sans pouvoir bouger. Deux infirmiers anglais avec drapeaux Croix Rouge essaient d'aller ramasser les morts. Ils sont abattus eux aussi une balle dans la tête. Nous sommes bloqués là. Peu de temps après, nous apprenons que Strasbourg est pris. Nous restons en attente, en protection du char embourbé sur la route. Il y a un talus de chaque côté de la route. Au-dessus du talus gauche, il y a des vignes. Nous rageons car nous n'étions pas loin de pénétrer parmi les premiers dans Strasbourg. Un peu plus tard, passe sur le haut du talus gauche Emile Hentz qui est agent de liaison. M'apercevant il me fait bonjour au passage, je lui fais signe de s'abaisser rapidement en lui disant "baisse toi". Il le fait. A cet instant, à côté de sa tête, un cep de vigne est coupé par une balle. Il l'a échappé belle. Il repart. Ce n'est pas fini. Peu après, au même endroit arrive un ancien camarade du maquis Maurice Niss. Me voyant, même réflexe de sa part, même

geste et même conseil de ma part. Il s'abaisse. Une balle vient le frapper en plein milieu de son casque. Il est assommé, son casque porte la marque, il s'en sort. Par la suite lorsque l'on se reverra il me dira "bonjour Pierrot" mais ne pourra m'en dire davantage. Nous nous comprenons...

Dans l'après-midi le soleil pointe, nos chefs replient une partie de la compagnie. Notre section reste en soutien. Ils décident de récupérer le char embourbé en le tirant en marche arrière. A force de tirer sur les batteries, celles-ci sont à plat. Ça ne démarre plus. Ils font avancer un autre char, et après avoir lancé des fumigènes pour masquer l'opération aux allemands, un volontaire va accrocher le câble. Il reçoit une balle explosive dans l'épaule. La manœuvre continue, sans résultat. Il est décidé d'attendre la nuit. Dès qu'il commence à faire sombre, un char avec son seul conducteur, s'approche du char embourbé. Ce dernier reçoit l'ordre de saboter l'intérieur. Les cinq hommes du char embourbé doivent passer dans le char de secours. Il y a des nuages, mais par moment la lune se montre et l'on voit clair. Il faut choisir le moment où les nuages masquent le transfert pour changer de char. Cela dure un certain temps, on trouve le temps long. Au dernier homme, les boches tirent, mais manquent leur objectif. Dès que les gars sont récupérés, le char fait marche arrière, et nous sommes relevés de garde. Nous embarquons dans nos half-tracks, venus nous récupérer, et direction Strasbourg. Nous arrivons à la grande pos-

te. Nous sommes furieux car il y a un sabotage. La photo de Hitler, en grand, a pris tous les encriers récupérés sur place. Les colis adressés aux boches sont détruits. C'est le pillage ! C'est la guerre ! Nous ne dormons pas bien car nous sommes énervés. Nos couvertures sont toujours trempées. Pendant que nous étions bloqués au fort Foch, toute la division s'est introduite dans la ville. A la gare, des trains de permissionnaires allemands rentrent juste pour être faits prisonniers. La nuit n'est pas calme car il y a des soldats allemands en plus des civils allemands. Mais Strasbourg est libérée !

24 novembre : dès l'aube, nettoyage de la ville. Ensuite nous prenons nos cantonnements avenue de la forêt Noire dans un café face aux casernes. Au premier étage, pas très loin de l'III, un petit char de notre équipe a été détruit en montant la rampe d'accès à un pont. Il est là tout près.

Nous commençons notre toilette et le séchage de nos habits et couvertures.

26 novembre : Le dimanche nous allons enterrer nos morts au cimetière de Kronembourg. Pendant ce temps, Leclerc passe la division en revue Place Kleber.

28 novembre : Nous quittons Strasbourg direction Obernai. Très bon accueil des civils.

30 novembre : Départ pour Bolsenheim, mais nous allons à Uttenheim car il n'y a pas longtemps les boches étaient encore dans le village.

1 décembre : nous occupons Benfeld.

3 décembre : retour à Uttenheim. Nous logeons chez les civils.

10 décembre : direction Erstein près de la sucrerie. Je suis derrière, de garde, près du chargement des wagons.

17 décembre : départ pour Stotzheim.

24 décembre : nous allons à Erstein car le Général De Gaulle vient à la messe de minuit. Nous sommes de garde, il y a des parachutistes dans le coin et il faut prévoir de possibles attaques. Nous logeons dans un salon de coiffure mixte sur la place pas loin de l'église. Il y fait chaud, les propriétaires nous font des frites. Nous recevons un colis de la Croix Rouge, et un de l'Alsace. Nous sommes gâtés.

25 décembre - Noël : nous allons sur la place. Le Général De Gaulle en personne nous passe en revue. L'après-midi, les américains nous lâchent une bombe qui fait un énorme trou sur la route. Nous retournons à Stotzheim.

26 décembre : nous montons en ligne à Sélestat. Il fait très froid, nous prenons position dans un jardin maraîcher, tout entouré de grillage. Nous mettons en position notre 57, (il y a un pont et une route pas loin) plus la mitrailleuse de 30. Un autre groupe met également la 12/7 en batterie. La nuit nous montons seulement une heure de garde et relève. Dans la maison, au milieu du jardin, le fourneau chauffe sans arrêt. Dessus une gamelle de café fort. A chaque relève nous sommes

contents de nous réchauffer. De plus, il fait un clair de lune comme en plein jour et l'on distingue tout ce qui bouge. Les officiers font souvent des rondes. Voici une anecdote vécue par moi, le lieutenant Dumas de la 6<sup>ème</sup> C<sup>e</sup> faisant sa ronde arrive à proximité de mon emplacement. Lui lançant le mot de passe, il ne se rappelle plus la réponse, que faire ? Comme je l'ai reconnu, je lui dis, il me remercie, me demande si je n'ai pas trop froid et me dit d'ouvrir l'œil, ce que je fais déjà. Comment cela se serait-il passé s'il avait fait nuit ? Cela prouve quand même que nos chefs s'occupent de nous et nous les aimons.

31 décembre : départ pour Oberstinzel. Il fait très froid. La neige tombe. Nous passons Wasselonne, puis Obernai, Saverne et arrivons à Phalsbourg.

1 janvier 45 : offensive de Von Runstedt dans les Ardennes. Nous sommes réveillés dans la nuit par un motard. La route est verglacée. En route. Déjà ces jours derniers, nous faisons tourner les moteurs de temps en temps pour qu'ils ne gèlent pas. C'est dire le froid. Nous nous mettons en route en queue de la compagnie. Le canon est dur à tirer. A un certain moment nous sommes seuls. L'adjudant fait stopper le half-track et regarde la carte. Il est temps ! Nous nous étions trompés d'itinéraire et nous étions en train de nous diriger sur les allemands. Nous descendons de véhicule, décrochons le canon que l'on retourne à la main. Pendant ce temps le half-track fait demi-tour en vitesse, on raccroche et en

route. Nous retrouvons la compagnie. Nous allons au Nord de Rolbing, et couchons dehors. Il fait très froid.

3 janvier : nous allons au dessus de Bening. La 6<sup>ème</sup> compagnie attaque. Nous sommes en réserve. Les obus tombent. Les américains ont été enfoncés et c'est nous qui devons les arrêter ! La 6<sup>ème</sup> prend Gross Rederching. Des maisons brûlent. On se bat la nuit et ça crache.

4 janvier : le matin nous apprenons ce qui s'est passé au village. La 6<sup>ème</sup> occupant le village entend des bruits de chars. En éveil, ils sont là. Arrivent des chars américains, montés par des soldats boches en uniformes américains qui tirent aussitôt sur nos chars dont quatre sont détruits. Tous réagissent et se bagarrent dur. Les allemands se retirent en emmenant le capitaine Langlois qui est fait prisonnier. Il y a des morts, des prisonniers. Les allemands en tuent, ça nous a coûté cher. Les américains sont fautifs. Ils se sauvent en abandonnant leur matériel en état, sans le détruire. Sans leur nombre, leur matériel et leur artillerie, ils ne valent rien. Nous descendons à Schmittviller à l'abri des obus.

10 janvier : départ pour Ralhing, toujours dans le froid et la neige durcie. Nous logeons près de l'église chez de petits cultivateurs. Il y a deux compagnies françaises : la 5<sup>ème</sup> et la 6<sup>ème</sup>, plus deux compagnies américaines. Nous montons la garde jour et nuit, eux comptant sur nous. Mais nous nous payons dans leurs voitures : essence, munitions, cigarettes et linge propre chan-

gent de propriétaires. Ils mettent en batterie un canon de 240 près d'un hangar agricole. C'est un engin en deux parties, le train de roulement et le fût lui-même. Au premier coup de canon, il n'y a plus de tuiles sur le hangar, rien que par le déplacement d'air, de même que les vitres des fenêtres tombent en morceaux. Il y a de la neige partout.

18 janvier : départ à 6 heures. Nous passons à Sarre-Union, Phalsbourg, Saverne et Wasselonne, et arrivons à la nuit à Ostrasheim.

19 janvier : arrivée à la C<sup>e</sup> de Louis Hentz et Collins. Louis ira avec son frère Emile et Collins ira au groupe mortier de notre section.

22 janvier : nous descendons à Lampertheim chez de braves gens, et mangeons en famille à leur table. Il y a toujours beaucoup de neige.

26 janvier : nous allons à Lipsheim, et repassons près des forts Joffre et Foch. Mauvais souvenirs. Nous cantonnons chez de braves gens. Là des copains se paient de bonnes parties de chasse, et les lièvres tués pendent dehors à la gelée. Nous mangeons également en famille. Il y a 50 cm de neige.

3 février : nous quittons Lipsheim pour Widensolen, et longeons le Rhin. Beaucoup de villages détruits, de blockhaus éventrés, de cadavres d'allemands. Les boches tirent très souvent depuis la ligne Sigfried.

5 février : c'est la poche de Colmar. Nous allons en patrouille, la nuit, la section com-

plète. L'après-midi un obus tombant près de la voiture de ravitaillement tue deux hommes. Je reçois un éclat mort au mollet droit, j'ai un gros bleu et traîne la jambe, mais vais à la patrouille. Nous avons noirci nos visages et sali nos casques avec de la boue pour les empêcher de briller. Nous sommes près des boches. On les entend parler, ils mettent même en route les moteurs de leurs véhicules. Au bout d'un certain temps, nous nous replions. Nous regagnons nos half-tracks. Là je suis de garde. Le reste de la section va plus loin. Il fait clair comme en plein jour et, de plus il y a des phares allemands qui balaient le secteur. Pendant que je suis de garde, arrive un allemand avec un drapeau blanc. Il se rend, disant que c'est un alsacien pris de force dans l'armée allemande. Je le tiens à distance, lui disant d'attendre. Dès que la patrouille rentre, on l'embarque avec nous. Nous rentrons tard dans la nuit.

6 février : nous montons en ligne à Algolsheim. Des pots fumigènes brûlent pour cacher les mouvements de troupe. Les obus pleuvent et la colonne s'arrête. Il y a beaucoup de prisonniers.

7 février : nous allons en position à Heithelm, sur le bord du Rhin. Beaucoup de cadavres sur le bord des routes. Nous passons à proximité de Neuf Brisach allemand et allons arriver à un passage à niveau. A ce moment un obus explose juste devant le half-track. Le tambour de devant est crevé à plusieurs endroits, et des éclats dans les pneus avant. Nous avons de la chance. A

quelques mètres près, nous aurions eu l'obus au milieu de la voiture.

Il y a beaucoup d'américains dans le coin. Sur une place ils réparent un char qui est déchenillé, mais sont relaxes. Un avion allemand passe. L'infanterie américaine qui marche en colonne se planque. Qu'en penser ?

8 février : Nous montons sur les chars pour attaquer Fessenheim fortement tenu par un régiment allemand. A l'aube après préparation d'artillerie nous allons passer à l'attaque. Nos obus tombent sur un bataillon de 1<sup>ère</sup> D.B. française, commandée par De Latre de Tassigny, qui a reçu la même mission à partir d'un autre axe. Leclerc est furieux. Il passe près de nous. Les américains rectifient la position. Nous, nous attendons. Quel chef ! Après nous partons pour Fortschwihr.

11 février : Nous reprenons le même chemin que pour venir, passons à Benfeld, et arrivons à Stutzheim.

13 février : Douches à Strasbourg, visite de la ville.

16 février : Départ pour Moncheux, par Wasselonne, Phalsbourg, Fenetrange, Baronville et Delme. C'est un village de 100 habitants. Là nous faisons de l'exercice et montons la garde.

2 mars : Départ de bonne heure pour le grand repos. 600 km en trois étapes. Direction Château Salins, Neuves-Maisons, Neufchateau, Chaumont. Première étape : Châtillon sur Seine où nous couchons chez

des civils (Les Bertin).

3 mars : nous passons à Tonnerre, Ausseune, Moulin, La Charité.

4 mars : troisième étape : Châtillon sur Indre. Les routes sont belles, nous passons à Issoudun. Beaucoup de poussière sur les routes. Nous arrivons dans l'après-midi, et logeons route du Blanc, au café Jarreau. Là c'est la vie de repos : garde, astiquage du matériel et des armes, instruction, sport, baignade. Nous logeons chez de braves gens à 100 mètres du café.

13 mars : prise d'armes, de tout le bataillon, avec remise de croix de guerre et appel aux morts, devant tous les habitants de la ville.

15 mars : le Général Leclerc vient lui-même remettre les décorations aux officiers, et défilé dans la ville.

22 avril : départ pour l'Allemagne. Il faut quitter tous ces braves gens. Préparation des affaires, chargement du half-track et à 17 heures départ. Tous les habitants sont là pour nous dire au revoir, car depuis deux mois nous étions un peu du pays. Nous embarquons dans des wagons à Villiedieu, et dormons dans des wagons à bestiaux sur la paille.

24 avril : à 3 h 30 nous arrêtons en gare de Lunéville, et continuons jusqu'à Bischwiller.

25 avril : nous reprenons nos half-tracks, passons le Rhin près de Rastadt sur un pont de bateaux à Seltz, et sommes chez

les boches. Nous croisons beaucoup de civils, de prisonniers français qui reviennent à pied, à bicyclette ou en camions, nous couchons dans la nature près d'Helbronn, et sommes noirs de poussière. Il y a des américains dans le secteur.

26 avril : nous passons à Helbronn, Ibdal Veimbourg. Toutes ces villes sont détruites par les bombardements aériens. Nous arrêtons à Tugental dans un camp de prisonniers. La pluie se met à tomber. Nous commençons la razzia : poules, oies. Les civils ont peur.

28 avril : nous partons sous une grande pluie avec les voitures couvertes. Nous nous installons à Spillelberg. Patrouille et garde de voitures.

1 mai : grande étape qui nous rapproche du front. Nous arrivons à Obernoch, et trouvons des prisonniers français qui parfois ne sont pas pressés de rentrer. Nous fouillons les maisons.

4 mai : dernière étape Entraching. Demain nous devons attaquer. Nous logeons chez de vrais boches hargneux, les déménageons tous dans une pièce et occupons la maison. Nous préparons nos voitures. Contre-ordre. On reste là.

7 mai : Nous apprenons que la guerre est finie. Je suis de garde la nuit aux véhicules. D'un coup les cloches sonnent, les mitrailleuses et tout ce qui peut tirer entrent en action. C'est même dangereux. Les civils sont à genoux dans les rues et pleurent, ils croient leur dernière heure arrivée.

Gérard Perrin vient me porter une bouteille de jus de pommes pour fêter ça.

9 mai : visite à Bertshesgaden. Moi je préfère aller à Dachau, car je compte y retrouver des camarades. Le premier tour est celui des officiers et sous-officiers. Vu leur écœurement il n'y aura pas de visite pour nous ; leur réaction est terrible suite à cette visite. Lory le caporal chef est rentré dans un état horrifié, il y a de quoi. Son père a été déporté et n'est pas rentré. Un lieutenant a tué dans une écurie toutes les vaches ! Incroyable ! Par la suite nous allons sur les bords du lac Ammersee à Ultring.

19 mai : départ à 5 heures avec nos half-tracks. Grand défilé à Landsberg à 40 km. Toute la 2<sup>ème</sup> D.B. est alignée sur un camp d'aviation, avec son matériel. Je vois les premiers avions à réaction. A 17 heures, un ordre est donné "Garde à vous". La musique joue la Marseillaise, tous les généraux sont là, le Ministre de la Guerre, des officiers américains. Des décorations sont remises par le Général de Gaulle, Leclerc est nommé Commandeur de la Légion d'Honneur. Ensuite le Chef du Gouvernement fait son discours.

"J'ai une affection toute particulière pour votre division, que je garde au plus profond de mon cœur, je compte sur vous dans les moments difficiles à venir, votre division est connue dans le monde entier."

Le défilé commence devant la tribune où le Général de Gaulle est debout. Pendant une heure, tous les blindés défilent à six de

front. C'est vraiment grandiose et impressionnant. Sur toutes les routes du retour, ce n'est qu'un roulement sourd. Nous rentrons à 22 heures.

25 mai : nous quittons Entraching. Nos deux compagnies sont embarquées dans les half-tracks en ordre de départ. Le capitaine est furieux. Les écuries du village brûlent, les bêtes à l'intérieur. Représailles de Dachau. Ils ne sont pas prêts de l'oublier. Arrêt à Unterwaching. Les civils ne sont pas rassurés.

26 mai : nous continuons : Rettingen, Karboule, et couchons à Steinmanen à 5 km du Rhin, dernier village allemand car nous avons pris les autoroutes. Ce qui nous fait plaisir, c'est de voir les civils faire ce que nous avons fait en 40, traîner leurs charrettes et marcher sur les bas côtés de la route.

27 mai : 7 heures : départ. Nous passons le Rhin à Wirtkamdel. A 14 heures nous arrivons en Sarre : Landau, Sarrebruck, Forbach. Toutes ces villes sont détruites. Nous couchons à Betting les St Avold.

28 mai : Pour aller à Sucey nous passons à St Avold, Metz, Pont-à-Mousson, Dieulouard.

30 mai : A 13h30 nous embarquons à Toul, et démarrons à 19 heures : Bar le Duc, Vitry le François, Nogent. Nous débarquons à Fontainebleau et en voiture jusqu'à Puiseaux, notre nouveau cantonnement, où nous arrivons vers minuit. Le lendemain nous nous installons chez de bons

petits vieux, rue du Renard.

6 juin : nous allons tous ensemble en permission au pays pour huit jours.

18 juin : défilé à Paris sur les Champs-Élysées, et sommes acclamés par la population. Nous passons devant l'Arc de Triomphe où se tiennent tous les généraux, dont De Gaulle et Leclerc, et rentrons à Puiseaux.

22 juin : départ à 7 heures pour Fontainebleau. Ce sont les adieux de Leclerc à la division. Nous défilons à pied pendant 7 km, et passons devant le Général debout sur une tribune.

17 juillet : je pars en stage à la C.H.R, nous partons ensuite à St Cloud. C'est là que je suis envoyé en permission libérable le 22 octobre 45.

Pour Pierre CERUTTI, fin de la guerre commencée le 3 Septembre 1939.

## RETOUR À AZERAILLES

Les 20 et 21 novembre et jours suivants,

## De retour à Azerailles

les derniers libérés rentrent. Des nouvelles tristes circulent.

André Petronin, F.F.I. de la première heure, a été tué en action de reconnaissance à "La Palotte" sur la rive gauche de la Meurthe le 17 octobre 44.

Georges Mellé a été blessé par obus au genou à Bertrichamps, Maurice Mangin a été blessé par une rafale de mitrailleuse à Petitmont. Monsieur et Madame Burtin ont été victimes d'une mine près de La Chapelle ; sur le chemin du retour, Monsieur Burtin mourra de ses blessures, à l'hôpital de Baccarat. Madame Burtin, les deux jambes arrachées, surmonte courageusement son épreuve. Le village abandonné pendant deux mois, et occupé par les différentes armées – Allemandes – Françaises – Américaines, a son église incendiée ; ses plus belles maisons détruites par le feu ou les obus. Les autres maisons ont reçu chacune 5 à 6 obus : plus de tuiles, plus de carreaux, tout ce qui restait, meubles, literie, est détruit ou emporté.

La mairie et les écoles ont été incendiées, toutes les archives détruites soit dans le bureau de mairie, soit dans sa cave qui s'est effondrée.

Azerailles est devenu un affreux chaos de ruines noircies, de maisons croulantes, les rues et les cours sont changées en bourbiers. A l'intérieur des maisons aux portes arrachées, épargnées par l'incendie, il faut marcher sur des débris sans noms, vêtements déchirés, linges salis, débris de couvertures, peaux de lapins, pansements rou-

gis... Le pillage s'est exercé sans réserve.

Les conduites d'eau potable sont rompues, les fontaines sont tarées, pas d'électricité, pas de téléphone, le problème de logement est très difficile à résoudre.

Cinq mignonnes petites filles sont nées en exil : Marie-Madeleine Legrand et Nelly Falque à Baccarat, Chantal Dufour à Cirey, Yvette Guenaire à Badonviller et Thérèse Didierjean à Petitmont.

La vie reprend ses droits.

### La vie s'organise

Courageusement, mais avec quelle tristesse, chaque famille se regroupe. 190 personnes sont sans abri composant 62 familles démunies de tout. Les autres ne retrouvent plus rien dans leurs maisons éventrées ; plus de fourrage pour nourrir les quelques bêtes sauvées, on ne sait comment. Tout cela dans un froid très vif et des pluies glacées et permanentes.

Telle est sommairement décrite l'horrible situation de la malheureuse commune d'Azerailles, victime de deux batailles meurtrières en quatre ans. Certains propriétaires sinistrés en 1940 avaient au prix de gros efforts et de fortes dépenses reconstruit leurs maisons, ils sont à nouveau sinistrés totalement.

Madame Bernard dont la santé est défaillante ne pourra surmonter l'épreuve.

La récolte de pommes de terre, bien éprouvée par les pluies d'automne se fera jus-

qu'au lendemain de Noël, le sol étant gelé ensuite.

Un hiver terrible commence, il faut lutter contre le froid et la neige. Des secours en argent et en nature sont distribués, mais combien insuffisants, pour parer à une telle détresse.

Les bombardements sont encore très proches, les allemands résistent dans les cols d'Alsace, ils préparent une grande offensive. Au nouvel an, une nouvelle menace d'évacuation se précise. Le Général Leclerc défend Strasbourg, l'orage s'éloigne.

Les offices religieux ont lieu au réfectoire de l'usine transformée en chapelle.

En février, le téléphone ne fonctionnant pas et les docteurs de Baccarat se déplaçant avec de grandes difficultés, une jeune femme meurt, victime de l'affreux drame ; le bébé vivra, Madame Barotin Emile née Aubertin Marie-Louise.

Le corps d'Ernest Bertsch est retrouvé en forêt de Bertrichamps, il est accompagné à la chapelle et au cimetière par une foule nombreuse et très émue.

En mars, le corps de Fernand Cherrier est découvert dans cette même forêt, il est également enterré à Azerailles.

Puis reviennent, les unes après les autres, les dépouilles mortelles de ceux qui sont morts loin de leur cher village.

#### Retour des prisonniers

Fin mars, les prisonniers libérés des camps allemands, les jeunes gens du S.T.O. rent-

rent.

Amaigris, l'air grave, la joie du retour fait briller leurs yeux. Leur poignée de main est forte, un courant de chaude sympathie rend tangible le lien d'affection qui unit les gens d'un même village.

Henri Lévêque, mobilisé comme lieutenant, mourra quelques mois plus tard, victime des oflags allemands.

Gilbert Detré a été tué en Allemagne, à la libération de son camp.

Emile André est mort dans un camp de concentration nazi.

Le travail s'organise ! Réparations, déblaiements, remise en état des cultures.

Les cheminées de l'usine, percées par de nombreux obus, ont repris leur aspect normal, les salles de classes réparées ont accueilli les enfants de la rentrée de Pâques 45.

L'église ne dresse plus que ses murs et sa tour noircie, sans clocher, sans charpente.

Les cultivateurs, aidés de prisonniers allemands, dont le Kommando est à la maison Steyer, s'occupent des champs, véritables fondrières, des bois déchiquetés par la mitraille, et des près dont les abords sont minés.

Une équipe de démineurs travaillera courageusement pendant plusieurs semaines.

Ces dangereux engins ont fait une victime nouvelle. Claude Michel est tué en forêt de Bertrichamps en débardant des grumes

pour l'entreprise Bancon.

### Capitulation allemande

La nouvelle tant attendue est confirmée.

Le 7 mai, l'Allemagne capitule sans condition.

Azerailles manifeste sa joie, clairs en tête, hommes de tous âges, femmes, enfants, défilent dans les rues, puis se rendent à Glonville.

Monsieur Perrin reçoit ses voisins, avec un bienveillant sourire. La joie est contagieuse, chacun oublie ses peines, on danse sur la place, gens de Glonville et d'Azerailles, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

La première messe de l'Abbé Jean Mellé est célébrée dans le hangar aux emballages de l'usine.

Le lendemain Monsieur l'Abbé Bour, réclamé par ses paroissiens de Petite Rosselle, s'en va, regretté par tous.

L'abbé Jean Mellé aura la charge de son propre village jusqu'au mois d'août.

Un vent de folie souffle parmi les jeunes. Devant l'effigie du Général de Gaulle, très décorée, on dansera à nouveau dans les cours des écoles.

Le quatrième dimanche de mai, Azerailles célèbre sa fête malgré les deuils, malgré les ruines, bals et manèges accueillent les habitants des villages environnants.

Marcelle Cuny, libérateur du pays, est entourée et félicitée par tous. Cette même semai-

ne, une fillette et un garçonnet sont blessés grièvement par l'éclatement d'une grenade.

Transportés à l'hôpital de Baccarat, la fillette, Monique Aubertin, sera immobilisée pendant trois mois, son camarade, Michel Didierjean, surmontera la faiblesse causée par l'hémorragie qui faillit l'emporter.

La période tragique de l'histoire d'Azerailles semble close. Une période d'attente et d'espoir naît.

Ainsi va la vie !

Une libération ne se raconte pas. Elle offre un monde à ceux qui frémissent et s'exaltent, à ceux qui acclament leurs libérateurs, elle n'est pas négative, elle ne permet pas seulement d'avoir moins peur, moins faim ou moins froid !...

Elle procure d'abord le privilège extraordinaire de se sentir à l'aise, enfin protégé de l'arbitraire et débarrassé de l'ordre ennemi.

Une libération est grandiose par la simplicité qu'elle redonne aux intentions et aux projets.

Une libération ne dure pas un jour ou une semaine, elle dure tant que le quotidien reste une source d'émerveillement. Pour tous ceux qui ont connu la libération de 1944, cette allégresse inimaginable éprouvée en présence de troupes américaines et françaises, sera probablement l'un des événements les plus significatifs de leur vie.

### REFLEXIONS

1996

## Réflexions

Aujourd'hui, cinquante-deux ans après la fin de la guerre, il est temps de tirer une conclusion sur ces cinq années de notre jeunesse.

La vérité est que ceux qui ont fait le travail se voient relégués à l'arrière par des soi-disant résistants de la dernière heure, ceux-là même qui sont apparus quand il n'y avait plus de risques et que le pays était libéré, ceux-là ont tout fait.

Leurs chefs, représentants de nombreuses sociétés, tournent tous leurs discours vers la politique, sans s'occuper de régler les situations de leurs troupes, qui commencent à s'éclaircir, et à ne plus croire en eux.

Cependant, après toute cette période, nos chefs nous ayant caché la vérité, nous avons pu, après des recherches, retrouver une grande partie de ce qui nous a été caché. Malgré leurs mensonges et leur incompétence flagrante ils continuent à nous répondre de haut, se croyant toujours les seigneurs de l'époque.

Au cours de certaines réunions, ou même congrès, on nous a suggéré de taire certains faits, afin de pas salir la Résistance. Toujours mentir pour ne pas dévaluer des "héros parvenus" sur le dos de leurs camarades.

Pour le GMA Vosges, je vais relater ce que

je sais, de source sûre. A commencer par les chefs : Maximum, Marceau, Rivière, Marc, et je terminerai par les deux [ ] de la milice infiltrés dans notre maquis, Henry Meyer et Georges Gallinot.

L'Etat-major se trouvait à Laneuveville-les-Raon, dans la ferme Villemain. A cet endroit se trouvait une femme nommée Jeannette, portant pantalon de velours, culotte de cheval, et armée d'un colt. Pas pour combattre les allemands, non, pour exciter nos chefs.

Entre Maximum, chef parachuté dans l'Ain, et Marceau, il y avait compétition pour s'octroyer les faveurs de cette femme. Ces chefs avaient une grande responsabilité. Mais au lieu de s'occuper de ce qui concernait tous, centuries, ravitaillement, parachutages, leur premier travail était de s'amuser.

Rivière, lui, était chef de renseignement. Il était au courant de tout, rien ne lui était inconnu. Il avait l'œil partout et tout tournait rond, mais il était occupé à faire les plans de sa nouvelle usine de cuir qui se trouve actuellement à Poligny, dans le Jura. Il a cependant laissé s'infiltrer dans cet état-major des agents de la milice et pas des moindres, du deuxième bureau, sans prendre de renseignements sur ces gars. De ce fait, tout était fait pour que les allemands soient au courant de tous les mouvements, ravitaillements, nourriture, armements, effectifs et parachutages, car ces deux agents étaient en liaison avec leur chef stationné au Howald.

Voici quelques faits que nous ont cachés ces chefs inconscients. La plus grosse bêtise était de vouloir attaquer et libérer le Struthof après le gros parachutage du 4 Septembre, s'il avait réussi. Attaquer ce camp de déportés, du reste évacué depuis la veille était pure folie. Les allemands bien renseignés y avaient installé un effectif de 5000 Miliciens qui nous attendaient. En plus d'un certain nombre de soldats allemands, ils avaient conservé pour notre arrivée un certain nombre de déportés de droit commun affectés au crématoire.

Il convient de signaler que lors de l'attaque de la deuxième centurie Marceau et Rivière étaient présents. A cet endroit, la veille, ils avaient laissé leurs sacs personnels, dont l'un contenait une tenue de capitaine de l'armée française, et l'autre les plans de campagne du maquis, les centuries, avec le nom des hommes à lever lors de la grande action, c'est-à-dire les noms des hommes de la vallée de Celles et du Rabodeau qui devaient faire partie des centuries.

Les allemands, lors de l'attaque de cette deuxième centurie, après avoir fait prisonnier un jeune homme d'Eloye nommé Lassauce, blessé au genou, l'ont remonté à l'emplacement de la deuxième centurie, et lui ont montré l'endroit où se trouvait un petit tonneau de vin. Pourquoi ? C'était à cet endroit que Marceau et Rivière avaient caché leurs sacs. Ayant trouvé ces sacs, les allemands savaient à quoi s'en tenir, et ils pouvaient tirer leurs conclusions. Ce jeune

d'Eloyes confia ce récit à Monsieur Blaise de Mousse, qui fut déporté avec lui à Guanguenau et qui nous donna une attestation peu de temps avant sa mort. Le jeune Lassauce ne revint pas du camp.

Qui avait pu donner tous ces détails qui entraînent tant de représailles et de déportations des hommes de Mousse, Senones et d'autres villages ?

Ce n'est pas fini : le second parachutage eut lieu près de Veney sur le terrain "la Pédale". Là, 70 Allemands du major Porvel étaient présents. Ils ont étudié le déroulement de cette opération, mais n'ont pas attaqué, car ce parachutage n'était pas assez conséquent. Ils étaient au courant du second parachutage qui devait avoir lieu à ce même endroit. Pourquoi avoir préparé un deuxième parachutage à cet endroit ? Ce n'est pas tout, d'autant que pour compliquer le tout, nos chefs avaient fait la mobilisation générale dans la vallée de Celles.

Si cela avait réussi, les allemands bien au courant n'avaient plus qu'à ramasser le matériel et les hommes, soit 700 hommes. C'était une belle affaire, surtout qu'il y avait moins de 100 hommes armés : 70 hommes de la première centurie et une vingtaine de rescapés de la deuxième.

Nos chefs nous ayant fait occuper la ferme de Viombois, avaient décidé d'envoyer 40 hommes armés à Pexonne chercher du ravitaillement. Là les S.S. nous attendaient. Sans le refus de Jean Serge, car il ne restait que 30 ou 40 hommes armés,

que se serait-il passé si les allemands avaient attaqué à ce moment là ?

Autre chose : Rivière, sachant tout, ne savait pas ou ne voulait pas savoir que toutes les actions entreprises par les boches partaient de la station de radar de Montigny. Cette station au nom de "Dingo", des plus modernes à l'époque, signalait aussitôt l'approche d'avions dans un certain rayon. Donc les allemands étaient aussitôt au courant de ce qui se passait. Ce récit est établi pour faire comprendre la valeur de ce capitaine de renseignements et de cet état-major de guignols.

Pour le Capitaine Marc, c'est autre chose. Après le premier parachutage à Mousse, je me souviens de son irruption à la crête des Hérins où nous étions, de ses menaces. Il nous faisait des reproches car, soi-disant, au cours de nos déplacements, portant une partie de nos munitions dans de petits sacs de jute – nous faisons pourtant bien attention – lui trouvait à chaque croisements, soit des chargeurs, soit des cartouches. Vu la discipline à la première centurie, personne ne répondait. Il nous menaçait du falot si nous n'étions pas plus prudents.

Par la suite, on a vu la valeur de ce capitaine "à la grande gueule".

Ayant refusé d'évacuer à temps lors du combat de la ferme de Viombois, au moment où la situation était la plus critique (les allemands étant à l'arrière de la ferme à moins de 20 mètres) il demanda des volontaires, pour aller soi-disant chercher du renfort chez les Anglais à 2 km.

Ceux-là entendaient bien le bruit du combat et avaient à faire, étant eux-mêmes attaqués à la ferme "La Barraque". Dégarner une ligne de front, quand il y avait 600 hommes sans armes, en attente, qui aurait pu fournir quelques volontaires ? Ne réfléchissant pas que ces 600 hommes étaient sans armes et qu'il fallait les protéger, il réussit à sortir de ce guêpier, entraînant avec lui 5 hommes. Pour quoi faire ? Aller se réfugier à Bertrichamps. De plus après avoir désarmé ses hommes, il les renvoya en forêt. Cela donne à réfléchir !

Henri Meyer, lui, déjà ne participe pas au début du combat, il est à l'intérieur de la ferme, assis sur le foin en train de chiffrer sur son carnet. Interpellé par le capitaine Marc, il "l'envoie paître"; d'où vive altercation. Peu de temps après il descend, et prend position en retrait de la ligne des combattants, sous le hangar à cochons, caché derrière le quartier de viande de bœuf, soi-disant pendu pour la soupe, à cet endroit.

Là, derrière cette ferme, il s'est passé des choses encore incompréhensibles à notre époque. Etant occupé à maintenir les allemands à moins de 10 mètres de nous, mon chef de vingtaine, Alphonse, est tué. Peu de temps après c'est le capitaine Baraud qui reçoit une balle en pleine tête. Ce n'est pas fini, Jelly un alsacien déserteur de l'armée allemande, encore en tenue de fantassin, est blessé mortellement au fusil mitrailleur. Il est touché à l'aine. Etant à ses côtés, mon pantalon est traversé dans

le bas. Les balles arrivant dans le mur de la ferme se trouvant derrière nous, ne pouvaient pas faire marche arrière.

A la fin du combat, les allemands se replient vers 21 heures, et, étant restés là sur les ordres de Jean Serge pour protéger le repli des hommes sans armes et des blessés partis avec lui, nous sommes mis à la disposition du lieutenant Henry Meyer ; ce dernier, sous prétexte de nous donner quelques munitions, nous fait abandonner sous la menace nos sacs personnels.

Après toutes ces péripéties, et après nous avoir réapprovisionnés, pourquoi nous avoir désarmés et renvoyés dans nos foyers ? A ce sujet : pourquoi les boches nous attendaient-ils en sortie de forêt ? Par qui avaient-ils été prévenus ?

Enfin son ami Gallinot (blessé au bras lors du combat) parvenu à Celles, soigné par le docteur Meire. Vendu par qui ? On sait la suite, cela faisait un témoin de moins. De même l'assassinat de Bernard Michel, qui avait sollicité son entrée au maquis, signalant qu'il avait fait partie de la milice, et qu'il avait des révélations à faire sur certains chefs du maquis. Attiré dans un guet-apens, jugé rapidement, il fut exécuté. Ce jeune en connaissait trop sur le passé d'Henry Meyer. Ce n'est pas tout. Aussitôt le maquis dissous, une partie d'entre nous se retrouva soit à la première armée, soit à la 2<sup>ème</sup> D.B. Poursuivant les combats jusqu'à la libération, nous ne nous sommes pas souciés de nos papiers, faisant confiance à nos chefs. Par la suite on nous fit croi-

re que les papiers du G.M.A. qui avaient été cachés en forêt avec le fanion, étaient perdus définitivement. Ce n'était qu'un mensonge de plus. Une partie de ces papiers, emmenée par Henry Meyer, avait été déposée dans un coffre-fort chez Etienne Humbert à Ban de Sapt, et l'autre partie enterrée dans un tuyau de fourneau caché à Laneuveville. Donc mensonge. Ceux de Ban de Sapt, après bien des péripéties, furent récupérés par Henry Meyer à sa libération de déportation. Il essaya par tous les moyens de récupérer les papiers du maquis des Hautes Vosges, et de se faire faire des certificats élogieux partout où il pouvait. Ensuite il fit tout pour prendre la place de liquidateur du G.M.A occupée par Hisler, blessé à Viombois, qui avait vu certaines choses derrière la ferme. Soutenu dans cette action par Marceau et Grandval.

Il disparut de la circulation. Ce n'est qu'à la sortie du livre de Jean Serge racontant qu'il était qu'il réapparut en nous menaçant. Mais là il "tomba sur un bec" car nous fîmes bloc autour de Jean Serge et il capitula.

Quand il était à Celles sur Plaine, son père étant venu le voir, il alla récupérer une valise de billets de banque provenant de parachutage, qu'il avait caché aux rochers de Vohné. De même qu'il avait emmené sa fiancée de l'époque, Madame Lebrun de Paris, la laissant en garde d'une valise de papiers que son père est venu récupérer également. Cela de la bouche même de Mme Lebrun.

Marceau, replié à Moussey, logeait dans la famille Farine, avec la vingtaine Perrin qui l'avait accompagné. Etant à proximité, ce dernier s'occupant du ravitaillement de ses hommes, alla trouver Marceau pour lui demander de l'argent pour acheter un mou-ton chez les gens où il logeait, ainsi que ses hommes, avec tous les risques encourus par ces gens.

Marceau répondit directement à Perrin : "Vous n'avez qu'à le prendre !" Voilà la valeur de ce chef.

Quand il fut question de passer les lignes, afin de se soustraire aux allemands, la veille du départ, Marceau, et autres se mirent à faire des rouleaux de billets de banque, qu'ils enfilèrent dans des chambres à air. Lors du départ, ils se les mirent autour du corps, et en avant, ni vu, ni connu (récit du fils Farine présent à cette opération).

Henry Meyer étant au courant de toutes ces sommes, et les ayant comptabilisées sur son carnet, savait ce que chacun avait reçu. De ce fait, Marceau et les autres étaient tenus au silence lors des recherches effectuées par la D.S.T. Au lieu de dire la vérité, ces chefs ont fait passer Henry pour un héros. Suite à tous ces certificats élogieux, après avoir été nommé capitaine et avoir reçu la médaille de la Résistance, c'est de peu qu'il ne reçut pas la légion d'honneur, car dans les rapports faits par l'inspecteur Colon, est signalé le comportement élogieux de Marceau et des autres. Comment pouvait-il faire autrement ?

Henry Meyer est passé au travers de tous ces interrogatoires. Après des démêlées à Tours, il "s'expatria" à Fréjus dans le Var, où il monta plusieurs sociétés. Il acheta 12 millions de francs un château et sa propriété. En revendit une partie à perte à M. Léotard. D'où plusieurs plaintes à son encontre, qui se sont terminées par un étouffement de ces affaires avec ce ministre également corrompu : M. François Léotard.

Les forclusions le couvrant, étant milliardaire, que faire contre lui ? Etant nous-même de pauvres ouvriers et, de plus, n'étant pas soutenus par nos chefs, s'attaquer à lui serait de la folie. Tout est pourri.

Autre mise au point, Strasbourg étant sur le point d'être libérée, Monsieur Paul Freiss, un des chefs du G.M.A. Alsace, étant prisonnier et devant être fusillé, reçut dans sa cellule le commissaire Urhing, au service des allemands qui, sentant venir le vent, demanda à M. Freiss si en lui rendant la liberté, il prendrait soin de sa femme et de ses enfants. Freiss étant consentant, avant d'être relâché, posa à Urhing, la question suivante :

"Qui avait vendu le G.M.A Vosges ?"

Sans hésitation ce dernier lui répondit :

"Ce sont deux jeunes infiltrés au maquis du lac de La Maix."

Des précisions ultérieures ont aiguillé sur deux miliciens, devinez lesquels

Viombois a très bien servi ces chefs. Pourquoi à deux doigts de la libération, risquer de se faire prendre ? Ils ont trouvé la solution : dissoudre le maquis.

Un autre détail : le jour du combat de Viombois, notre aumônier l'Abbé Paillet se trouvait à la ferme de "La Barraque" invité par l'état major au repas de midi. Il se trouva devant le capitaine Dreaks chef des S.A.S. qui était derrière une table où se trouvaient des liasses de billets de banque. L'abbé Paillet posa cette question au capitaine :

"Avez-vous pensé à vos camarades français ?"

La réponse fut rapide et nette :

"Ils sont très bien servis."

Voilà l'histoire de leur Résistance. C'est par la suite qu'ils se sont excusés de ce qui s'est passé à Viombois, accusant le capitaine Marc Meyer de tous les maux, et erreurs, afin de pouvoir garder leur butin mal acquis et, en plus, de se faire passer pour des héros, en ne racontant que des mensonges.

A présent, beaucoup d'anciens participants à cette épopée, des vrais résistants sont morts. D'ici peu ne subsisteront plus que les récits de ces menteurs. Il faut que cela soit dit. Fini les mensonges. Cela a assez duré. Pendant plus de cinquante années, au cours des cérémonies, il y eut des vérités de dites devant des ministres, des députés, des préfets, des sous-préfets, des conseillers généraux, des maires, des officiels de tous poils. Pas un n'a osé aborder le sujet de face. Beaucoup de promesses, et du vent. Ce qui fait que petit à petit, les intéressés, fatigués de tout, laissent tomber les cérémonies et sont remplacés par des gens étrangers à toute cette histoire, et

faisant partie des "M'as tu vu !".

De plus nos présidents et vice-présidents de l'amicale ne s'entendent pas. Jean Serge a fait les propositions des citations de sa centurie, donné les papiers en rapport. Sans suite. Les vice-présidents étant servis les bloquent. Comment dans ce cas régler la situation de chacun ?

Voilà le récit de ce que chez nous on appelle – La Résistance.

Il y a ceux qui l'ont faite et ceux qui en ont profité. Arrêtons de glorifier ces derniers, qui n'étaient bons à rien.

Pour la justice, et pour calmer l'opinion, ceux qui ont vendu ces patriotes, fusillés ou déportés, on a trouvé la solution – Forclusion.

Ce mot ne sonne pas juste à nos oreilles, avec tout ce que nous avons entendu à Radio Londres. Ce recul est une insulte pour nous et cela pour une histoire de politique. On lave tout et on recommence, ce qui amène à présent la jeunesse à se poser des questions et à ne plus demander à faire son service national.

Pour résumer le mot "Résistance" :

un seul mot : DECADENCE.

#### REFLEXIONS SUR LA RESISTANCE

On ne dira jamais assez la grandeur du sacrifice des morts de la résistance, ni l'â-

preté de la lutte qu'ils menaient. Il se sont battus contre l'oppression et ils n'ont pas eu la suprême consolation de voir la libération du pays, ils n'ont pas connu ce bonheur immense de la première poignée de main à leurs frères d'armes... Ils se sont battus en soldats, on leur a réservé une mort épouvantable.

*"C'étaient des volontaires. Ah ! Que ce simple mot contient de renoncement et d'abnégation, d'enthousiasme et de foi."*

*"En notre siècle de matérialisme et d'appétits cupides, ils appartenaient à cette élite sublime qui sait mourir pour une idée. Ce sont eux, et non pas un vieillard orgueilleux et sénile, qui peuvent revendiquer le droit d'avoir fait le don de leur personne à la France."*

*"Ils lui ont donné leur belle jeunesse, leur force ardente, leur âme frémissante. Et cela c'était autrement précieux que ce que l'homme aux sept étoiles pouvait offrir."*

*"Il était dur, ce combat mené dans l'ombre, avec des armes dérisoires contre un colosse dont la force n'avait d'égale que la sauvagerie. Mais il était nécessaire, car un peuple, en acceptant l'esclavage, prouve qu'il le mérite."*

*"La Résistance qui fut le fait de peu, est revendiquée par beaucoup, 5% suivant les estimations officielles."*

*"Il est à cet égard, plaisant d'entendre tel ou tel couard qui n'aurait pas osé se risquer dans les rues avec un tract dans la poche, évoquer les hautes actions par lui*

*accomplies."*

*"La Résistance, c'était l'engagement de tout mettre en œuvre pour libérer le sol national, c'était la volonté de s'opposer de toutes ses forces, et si minces fussent-elles, à l'exécrable régime de l'épouvante et de la terreur."*

*"La Résistance, c'était s'unir, se rassembler, s'insuffler mutuellement l'oxygène nécessaire pour que les humbles brandons redeviennent un feu pétillant aux flammes purificatrices."*

*"La Résistance, c'était le don de soi, de sa vie, c'était l'acceptation de la souffrance, de la torture, et des supplices."*

*"C'était la froide connaissance du risque encouru pour sa propre personne, mais aussi pour les êtres chers et vulnérables."*

*"La Résistance, c'était le refus de l'asservissement, non seulement pour sa génération, mais pour celles à venir ; c'était lutter pour que la jeunesse d'aujourd'hui s'exprime libre, épanouie et heureuse."*

*"La Résistance, ce fût cette levée d'abord craintive, puis de plus en plus massive, d'honnêtes gens qui s'érigèrent en garants de notre souveraineté nationale, de nos institutions démocratiques, de nos lois républicaines, et de notre société. Quand la faillite et la lâcheté des gouvernants nous vouaient à l'esclavage, à la discrimination raciale au démantèlement des esprits et au bradage du terroir."*

*"C'est cet héritage là que nous avons la*

*charge de défendre et de maintenir."*

*"Pas plus qu'ils n'acceptaient le compromis avec les dirigeants félons de l'époque, nous ne devons, sous couvert de "réconciliations" tendre la main à ceux qui prônent ou défendent les théories pétainistes. On ne se "réconcilie" pas avec les complices des assassins de ses frères ou de ses parents ! On ne compose pas avec la lâcheté, on s'en écarte."*

*"Aujourd'hui, les grandes voix de la Résistance sont encore là, heureusement pour se faire entendre et y veiller, mais demain ? Il n'est pas question de dériver dans la haine gratuite, sentiment contradictoire avec l'esprit de la Résistance, la jeunesse du monde actuel n'est pas responsable des tares et des actes démentiels de ses grands parents, c'est au contraire sur elle, sur sa lucidité, que repose notre confiance. Mais il convient de demeurer vigilants, si l'on ne veut pas voir un jour quelque nouveau dictateur faire trembler le monde dans un séisme fasciste."*

*"Quant à ceux qui pouvaient, qui auraient du faire quelque chose de "Français", qui auraient du faire passer les intérêts de la France avant le leur, ceux-là, il ne faut pas qu'ils se croient redevenus les maîtres maintenant, et qu'ils se croient autorisés à changer le portrait de Pétain, qu'ils cachent encore dans leurs tiroirs, contre celui du Général de Gaulle."*

Communiqué de guerre allemand, découvert par hasard à la prison de Frankental sur des coupures de journaux allemands distribués en remplacement de papier hygiénique, récupéré par mon cousin Gilbert Vozelle qui en a fait la traduction :

#### 1er Novembre 44

Depuis presque deux mois, les américains tentent avec l'appui des troupes de secours françaises de défoncer notre front dans les Vosges occidentales. Hier ils ont attaqué au nord de Baccarat et à l'est de Rambervillers, concentriquement pour s'emparer d'une position avancée de notre front. Grâce à l'engagement de nombreux blindés, des troupes françaises ont réussies à pénétrer dans Baccarat.

Elles ont perdu au cours de ces combats 24 chars et voitures blindées.

Dans le bois à l'est de Rambervillers, les attaques ennemies sont restées vaines, les nord américains qui attaquent dans la poche d'infiltration de St Dié ont été repoussés.

#### 2 Novembre

A l'est de Pont à Mousson, ainsi que dans les forêts de part et d'autre de Baccarat, de violents combats se développent sur un large front.

Après des combats aux alternatives diverses, et après avoir subi de lourdes pertes en blindés, l'ennemi a réussi à progresser légèrement.

Dans la forêt de Mortagne, toutes les attaques de l'adversaire ont échoué.

## Annexes

### 1- Liste du groupe parti à la débâcle jusque

#### Haute-Rivoire dans la Loire :

M. Bigel Marcel  
Mellé Maurice  
M. Détré Marcel  
Détré Georges  
M. Guillaume Robert  
M. Cerutti Bernard  
Aubertin René et son cousin  
M. Cerutti Pierre  
Pierre Maurice  
Joannés Marc  
M. Lanno Joseph  
Vozelle Gilbert  
M. Malo Maurice  
Mangin Maurice  
M. Pétronin André  
Dalenconte Georges

### 2 - Liste des déportés du travail en Allemagne :

Barotin Emile  
Herbé Marcel  
Pierre Roger  
Brulé Henri  
Mellé Georges  
Séverin Germain  
Cerutti Pierre  
Martin Gabriel  
Vozelle Gilbert  
Dalenconte Georges  
Marchal Abel  
Aubertin Raymond  
Hellé Louis  
Philippe Georges  
Philippe Jean  
Husson René  
Plaisance Georges  
Dufour André  
Clevenot Raymond  
Petitcolas Marcel

### 3 - Liste officielle des FFI section Azerailles

#### Secteur 414 :

Chef local : Danset Jean depuis le 5 mars 1943  
Marchal Marcel depuis le 2 décembre 1942  
Cerutti Pierre depuis le 8 mars 1943  
Abderaman D. depuis le 3 juin 1944  
Aubertin Lucien depuis le 3 juin 1944  
Bigel Marcel depuis le 3 juin 1944  
Bigel Léon depuis le 3 juin 1944  
Bertrand Père depuis le 3 juin 1944  
Bertrand Fils depuis le 3 juin 1944  
Berscht Ernest depuis le 3 juin 1944  
Brulé Henri depuis le 3 juin 1944  
Boudot Georges depuis le 3 juin 1944  
Cament Maurice depuis le 3 juin 1944  
Cherrier Fernand depuis le 3 juin 1944  
Falque Lucien depuis le 3 juin 1944  
Falque Félicien depuis le 3 juin 1944  
Falque Raymond depuis le 3 juin 1944  
Grélot Michel depuis le 3 juin 1944  
Garland Robert depuis le 3 juin 1944  
Georges Georges depuis le 3 juin 1944  
Gérardin Henri depuis le 3 juin 1944  
Grélot René depuis le 3 juin 1944  
Lecomte Gustave depuis le 3 juin 1944  
Legrand Jules depuis le 3 juin 1944  
Lallement Robert depuis le 3 juin 1944  
Mangin Paul depuis le 3 juin 1944  
Mangin Marcel depuis le 3 juin 1944  
Mellé Maurice depuis le 3 juin 1944  
Mellé Georges depuis le 3 juin 1944  
Pierre Roger depuis le 3 juin 1944  
Serrier Roger depuis le 3 juin 1944  
Stavarasky Henri depuis le 3 juin 1944  
Séverin Raymond depuis le 3 juin 1944  
Pétronin André depuis le 3 juin 1944  
Thiriet Henri depuis le 3 juin 1944

*Merci à toutes les bonnes volontés qui ont participé à la naissance de cet ouvrage :  
Jean-Marie & Jeannette Cerutti, Monique Schwarzbach, pour leur relecture attentive,  
Bernard & Anne Pénalba, pour la mise en page,  
et Christine Espelle, pour la saisie du texte.*